

Il existe des échecs qui ne ressemblent à aucun autre. Ceux qui viennent anéantir un projet dans lequel nous avons placé le meilleur de nous-mêmes. Nous avons construit, transmis, espéré. Nous avons imaginé un avenir, porté des valeurs, investi notre temps et notre énergie. Et soudain, quelque chose vient tout compromettre. C'est peut-être l'une des expériences humaines les plus douloureuses : assister à la destruction de ce que l'on avait tant désiré construire, sans parvenir à l'empêcher. L'histoire de l'humanité commence précisément par un tel échec.

Tout semblait pourtant parfait. Adam et 'Hava vivaient dans le *Gan Eden*, au milieu d'un monde où se trouvait l'arbre de vie. L'homme reconnaissait dans la femme celle qui était « l'os de ses os et la chair de sa chair ». Le projet divin semblait pouvoir se déployer dans toute sa splendeur. Et pourtant, quelque chose s'est brisé. Une faute, une mauvaise *mida*, une parole qui s'insinue, le serpent qui détourne, et voilà que le monde bascule. L'humanité quitte le jardin et entre dans une histoire où les projets les plus beaux pourront être compromis par les faiblesses humaines.

Dix générations plus tard, avec *Noa'h*, ce premier échec atteint des proportions inimaginables. La violence, la corruption et la dépravation ont envahi le monde. La création tout entière semble avoir trahi le projet pour lequel elle avait été voulue. *Noa'h* assiste à cette dégradation, impuissant, tandis que le monde autour de lui s'effondre. Que peut faire un homme face à la destruction d'un monde entier ?

*Hachem* lui ordonne de construire une arche. *Noa'h* y entre avec sa famille et les animaux, mâles et femelles. Derrière lui, les eaux vont engloutir ce qui reste de l'humanité.

Mais cette arche, si nécessaire à la survie, va devenir le lieu d'une autre épreuve, plus intérieure: **comment quitter ce qui nous a sauvés lorsque le moment est venu de recommencer à vivre ?**

"ויסגר ה' בעדו" - « *Et Hachem referma sur lui* » (*Béréchit* 7,16) Cette précision semble presque superflue. Il paraît évident qu'une arche destinée à traverser le déluge doit être fermée. Pourtant, la

*Torah* prend soin de nous dire que c'est *Hachem* Lui-même qui en ferme la porte.

Car il existe un temps où fermer les portes est une nécessité. Lorsque le monde extérieur devient dangereux, lorsque ce qui s'y déploie menace notre intégrité, notre identité ou nos valeurs, il faut parfois élever des murailles. Il faut savoir protéger un espace intérieur contre les forces qui pourraient le détruire. C'est aussi l'histoire du peuple juif.

Pendant près de deux millénaires d'exil, nos communautés ont appris à vivre derrière des frontières. Certaines furent imposées par les nations qui nous entouraient : les ghettos d'Europe, les mellahs d'Afrique du Nord. D'autres furent progressivement construites par les communautés elles-mêmes, pour préserver une identité continuellement menacée. La fermeture n'était pas nécessairement un refus du monde. Elle répondait souvent à un impératif de survie.

*Noa'h* devait entrer dans l'arche. Sans elle, il aurait disparu avec le reste de l'humanité. Mais le *Zohar* introduit une nuance bouleversante. Il reproche à *Noa'h* de n'avoir pas imploré la miséricorde divine pour sa génération.

Dans le *Zohar*, *Midrach HaNéélam*, *parachat Noa'h*, nous lisons :

"כִּינוּן דְּאָמַר לִיה דִּישְׁתִּיב הוּא וּבְנוֹי, לֹא בִעָא רַחֲמֵי עַל עַלְמָא וְאַתְאַבִּידוּ."

« Dès qu'il lui fut annoncé que lui et ses enfants seraient sauvés, il ne demanda pas miséricorde pour le monde, et celui-ci fut détruit. »

Le *Zohar* raconte également que lorsque *Noa'h* sort de l'arche et découvre le monde dévasté, il se met à pleurer et interpelle *Hachem* :

"רַב־שׁוֹ"ע, נִקְרָאתָ רַחוּם, הִנֵּה לָךְ לְרַחֵם עַל בְּרִיּוֹתֶיךָ."  
« Maître du monde, Tu es appelé Miséricordieux ! Tu aurais dû avoir pitié de Tes créatures ! »

Et *Hachem* lui répond :

"רַעְיָא שְׂטִיָא, כְּעוּ אִמְרַתְ דָּא, וְלֹא בְּזִמְנָא דְּאִמְרִית לָךְ בְּלִישְׁנָא רַכִּיכָא."

« Berger insensé ! C'est maintenant que tu dis cela, et non lorsque Je t'ai parlé avec douceur ? »

Puis vient le reproche le plus douloureux :

"כּוֹלִי הָאֵי אֶתְעַכְבִּית עִמָּךְ, וְאִמְרִית לָךְ, בְּדִיל דְּתַבְעֵי רַחֲמִין עַל עַלְמָא."

« Si Je Me suis ainsi attardé à te parler, c'était pour que tu demandes miséricorde pour le monde. »

Et Hachem poursuit :

"וּמִכְדִּין דְּשִׁמְעָתָ דְּתַשְׁתִּיב אֶת בְּתִיבוּתָא, לֹא עָאֵל בְּלִבְךָ  
"בִּישׁוּתָא דְּעָלְמָא."

« Dès que tu as entendu que tu serais sauvé dans l'arche, la détresse du monde n'est plus entrée dans ton cœur. »

Le reproche est immense. Noa'h a construit l'arche, protégé sa famille et accompli l'ordre divin. Pourtant, le Zohar lui reproche de ne pas avoir suffisamment porté le monde extérieur dans sa prière. Il ne lui est pas reproché d'avoir fermé la porte. Hachem Lui-même l'avait refermée. Il lui est reproché d'avoir laissé cette fermeture devenir une séparation intérieure.

**Une muraille peut être nécessaire pour préserver la vie. Mais elle devient dangereuse lorsqu'elle nous dispense de nous préoccuper de ceux qui sont restés dehors.**

Après quarante jours de pluie, les eaux recouvrent la terre. Noa'h demeure dans l'arche pendant de longs mois, jusqu'à ce que le monde redevienne habitable. Il envoie d'abord le corbeau, puis la colombe. Celle-ci revient avec une feuille d'olivier. Plus tard, elle ne revient plus. Noa'h retire la couverture de l'arche et constate que la surface de la terre est sèche. Tous les signes sont là. Le déluge est terminé. Il existe de nouveau une terre sur laquelle vivre, travailler, planter, construire. Et pourtant, Noa'h ne sort pas.

Il faut qu'Hachem intervienne une seconde fois :

"צֵא מִן הַתֵּבָה" - « Sors de l'arche. » (Béréchit 8,16)

Ce commandement révèle une difficulté profondément humaine. Noa'h a su entrer dans l'arche pour échapper à la destruction, mais il ne parvient plus à la quitter. Le monde qu'il connaissait a disparu. Dehors, tout est à reconstruire. Il n'y a plus les repères d'autrefois, plus la société familière, plus les certitudes auxquelles il pouvait se raccrocher. L'arche, malgré son inconfort, est devenue le dernier vestige d'un monde protégé.

Sortir signifie désormais accepter un monde nouveau. Il ne suffit plus de survivre. Il faut recommencer. C'est peut-être l'une des expériences les plus difficiles que nous ayons à traverser : comprendre que ce qui nous a protégés hier peut nous empêcher de vivre aujourd'hui.

Les murailles ont parfois été nécessaires. Elles ont permis de conserver l'essentiel. Mais lorsqu'on les

a construites pour résister à un déluge, comment accepter qu'un jour les eaux se retirent ?

Comment reconnaître qu'il est temps d'ouvrir la porte sans avoir le sentiment de trahir tout ce qui nous a permis de survivre ?

Noa'h finit par sortir, conformément à l'ordre divin. Mais que fait-il de cette liberté retrouvée ?

La Torah raconte : "וַיִּחַל נֹחַ אִישׁ הָאֲדָמָה וַיִּטַּע כֶּרֶם"

« Noa'h, homme de la terre, commença à planter une vigne. » (Béréchit 9,20)

Puis : "וַיִּשְׁכַּר מִן הַיֵּינֹק וַיִּתְגַּל בְּתוֹךְ אֹהֶלָה"

« Il but du vin, s'enivra et se découvrit au milieu de sa tente. » (Béréchit 9,21)

Le rapprochement avec le Gan Eden est saisissant. Comme Adam, Noa'h consomme un fruit. Comme Adam, il se retrouve dans la nudité. Comme Adam, il faudra que d'autres interviennent pour le couvrir.

Dans une lecture symbolique, certains enseignements identifient d'ailleurs le fruit de l'arbre de la connaissance à la vigne. Mais pourquoi Noa'h choisit-il précisément cette voie ?

Peut-être parce qu'il cherche désespérément à retrouver ce qui a été perdu.

Il vient de contempler l'effondrement de la civilisation humaine. Son monde n'existe plus. Le projet semblait beau, il a été détruit. Comment croire encore à la possibilité d'un avenir ?

Alors Noa'h se réfugie dans une forme de retour en arrière. Il plante une vigne, boit son vin, se retire à l'intérieur de sa tente et se dénude, comme s'il cherchait à retrouver artificiellement l'innocence originelle du Gan Eden.

À travers l'ivresse, il tente d'effacer les frontières entre son monde intérieur et la réalité extérieure.

Cette tentation nous est familière. Lorsque le monde devient trop douloureux, lorsqu'un échec nous paraît impossible à réparer, il peut naître en nous le désir de nous soustraire au réel. Les conduites addictives peuvent parfois porter cette aspiration désespérée : retrouver artificiellement un espace intérieur où la souffrance se tait et où le monde extérieur ne nous atteint plus.

Mais ce retour est une illusion.

L'ivresse de Noa'h ne restaure pas le Gan Eden. Elle l'expose, au contraire, à une humiliation nouvelle. **Il voulait revenir à l'innocence**

**d'avant la catastrophe. Mais on ne retrouve pas l'innocence en remontant le temps.**

Le projet divin ne consiste pas à effacer l'histoire. Il consiste à reprendre l'histoire là où elle s'est brisée.

La Torah souligne avec une précision remarquable les lieux où se déroule la scène. Noa'h est nu :

"בְּתוֹךְ אֹהֶלָה" - « À l'intérieur de sa tente. »

'Ham, son fils, aperçoit la nudité de son père. Puis il va en informer ses deux frères :

"וַיַּגֵּד לְשְׁנֵי אֶחָיו בְּחוּץ"

« Il le raconta à ses deux frères, dehors. »  
(Béréchit 9,22)

Deux mots structurent le récit : בתוך - betokh, à l'intérieur, et בחוץ - ba'houts, à l'extérieur.

Noa'h s'est réfugié à l'intérieur. Ses fils sont dehors. Lui demeure attaché au monde d'avant, à cet espace dont il voudrait retrouver la pureté. Eux se trouvent déjà dans le monde nouveau, celui qu'il faut désormais habiter. Mais cette différence de position ne détermine pas à elle seule leur grandeur morale. 'Ham voit la nudité de son père et la rapporte au-dehors. Au lieu de protéger sa vulnérabilité, il l'expose.

Chem et Yafet réagissent autrement.

"וַיִּקַּח שָׁם וְנִפְתָּ אֶת הַשְּׂמֹלֶה וַיְשִׁימוּ עַל שְׂכָם שְׁנֵיהֶם וַיֵּלְכוּ"

אַחֲרָיִת וַיִּכְסּוּ אֶת עֲרוֹת אֲבִיהֶם"

« Chem et Yafet prirent le vêtement, le placèrent sur leurs deux épaules, marchèrent à reculons et couvrirent la nudité de leur père. »  
(Béréchit 9,23)

La Torah précise : "וַיֵּלְכוּ אַחֲרָיִת"

« Ils marchèrent à reculons. »

Ce détail contient peut-être toute la profondeur du récit. Les fils marchent vers leur père, mais à reculons. Ils rejoignent celui qui demeure prisonnier de son passé, non pour y rester avec lui, mais pour préserver sa dignité.

Ils ne cherchent pas à contempler sa chute. Ils ne font pas de sa faiblesse un spectacle. Ils ne le condamnent pas parce qu'il n'a pas su vivre immédiatement dans le monde nouveau.

Ils viennent le couvrir. La scène rassemble deux mouvements contraires : le père regarde vers le passé, tandis que les fils, par leur jeunesse même, portent l'avenir. Et pourtant, c'est cet avenir qui accepte de revenir vers le passé pour l'honorer.

**Chem et Yafet nous enseignent qu'il est possible d'aller de l'avant sans humilier ceux qui nous ont précédés.**

### Le respect des parents et des beaux-parents : une transmission en danger

Cette scène de Noa'h et de ses fils éclaire une transformation particulièrement douloureuse de nos relations familiales.

Chaque génération a naturellement le sentiment de comprendre le monde mieux que la précédente. Les enfants grandissent dans un univers que leurs parents ne maîtrisent plus entièrement. Ils disposent d'autres connaissances, d'autres outils, d'autres références. La technologie rend aujourd'hui ce décalage particulièrement visible.

Il suffit de voir un grand-père demander à son petit-fils comment envoyer un message sur son téléphone pour mesurer à quelle vitesse les rôles semblent s'inverser. L'enfant sait faire ce que l'adulte ignore.

Mais depuis quand la maîtrise d'un outil donne-t-elle une supériorité humaine ou morale ?

**Savoir davantage sur le monde d'aujourd'hui ne signifie pas comprendre davantage la vie.**

Or cette confusion semble s'être installée dans une partie des relations entre générations. Elle apparaît avec une violence particulière dans les rapports entre les jeunes couples et leurs parents ou beaux-parents. Il y a quelques années, à la sortie d'une conférence au cours de laquelle j'avais fait une plaisanterie sur les belles-mères, une femme est venue me trouver. Elle était très sérieuse.

Elle m'a dit qu'il faudrait cesser, même pour plaisanter, de faire des belles-mères un objet de moquerie. Sur le moment, j'ai été surprise. Ce n'était qu'une plaisanterie, de celles que l'on fait depuis toujours pour détendre une assemblée.

Mais elle a poursuivi :

« Vous ne connaissez pas la nouvelle génération. Aujourd'hui, nous, les belles-mères, nous tremblons devant nos belles-filles. Vous n'imaginez pas le pouvoir qu'elles peuvent avoir sur nous, ni jusqu'où certains gendres et certaines belles-filles peuvent aller dans leur manière de nous traiter. Nous marchons sur des œufs. »

Cette conversation m'a profondément marquée. Je ne comprenais pas encore toute la portée de ses paroles. Aujourd'hui, je les entends autrement.

Il existe des parents et des beaux-parents qui vivent dans la crainte permanente de déplaire à leurs enfants mariés. Ils surveillent leurs paroles, leurs invitations, leurs gestes, leurs intentions. Ils redoutent une remarque mal interprétée, un conseil considéré comme une intrusion, une attention jugée insuffisante.

Ce qui devrait être une relation de transmission et d'affection devient parfois un rapport de force.

Certains gendres et certaines belles-filles s'autorisent une manière de parler à leurs beaux-parents qu'ils n'accepteraient peut-être pas de recevoir eux-mêmes. Ils posent leurs exigences sans ménagement, contestent les intentions, distribuent les autorisations et les interdictions, comme si le mariage leur avait donné le pouvoir de placer la génération précédente sous leur tutelle. **Parfois, les parents n'osent même plus exprimer une peine, de peur de provoquer une nouvelle rupture. Ils acceptent de se taire pour préserver un lien qu'ils sentent constamment menacé. Il faut mesurer la violence de ce renversement.**

La génération qui a élevé, accompagné, porté et transmis se retrouve parfois en position de devoir justifier chacun de ses gestes devant ceux qui sont venus après elle. Certes, les beaux-parents ne sont pas infaillibles. Ils peuvent être maladroits, intrusifs, exigeants, parfois blessants. La nouvelle famille que forment les enfants mariés doit pouvoir construire son autonomie, fixer ses limites et prendre ses propres décisions. Le respect ne signifie ni soumission ni renoncement à la liberté du couple. Mais **l'autonomie ne donne jamais le droit au mépris**. On peut refuser une demande sans humilier. On peut poser une limite sans rabaisser. On peut choisir une autre manière de vivre sans traiter les parents comme s'ils étaient devenus inutiles, dépassés ou indignes d'être écoutés.

Il existe une différence immense entre s'affranchir d'une autorité et retirer à quelqu'un sa dignité. Je me souviens de mes propres beaux-parents, aujourd'hui disparus. Je revois encore le regard de mon beau-père lorsqu'il arrivait à notre table de *Chabbat*. Il inspirait un respect presque intimidant. Je me souviens de cette attention que nous portions à ce qui comptait pour eux, même

lorsque cela ne correspondait pas exactement à ce que nous aurions choisi. Je ne prétends pas que cette forme de crainte était toujours juste. Il y avait certainement des excès, parfois trop de retenue, trop de peur de déplaire. Mais quelque chose d'essentiel demeurait : la conscience que la génération précédente occupait une place que l'on ne pouvait simplement effacer.

Aujourd'hui, à vouloir parfois nous libérer de toute autorité, nous risquons de perdre jusqu'au sens de cette place. Et c'est précisément ce danger que la *Torah* dévoile dans l'attitude de *'Ham*.

Il voit son père dans sa faiblesse, et au lieu de préserver sa dignité, il expose sa nudité au regard des autres. Cette nudité peut devenir le symbole de toutes les faiblesses que les enfants finissent par découvrir chez leurs parents : leurs contradictions, leurs erreurs, leurs insuffisances, leur difficulté à comprendre un monde qui change. Grandir, c'est aussi découvrir que nos parents ne sont pas parfaits. Mais **découvrir les limites de ses parents ne donne pas le droit de les dénuder publiquement.**

*Chem* et *Yafet* savent que leur père a failli. Ils n'ont pas besoin de nier son erreur pour le respecter. Ils viennent simplement le couvrir.

Voilà peut-être ce que nous devons réapprendre : la dignité d'un parent ne dépend pas de sa perfection.

Il en va de même pour les beaux-parents. Leur différence culturelle, leurs habitudes, leurs maladresses ou leurs désaccords avec la jeune génération ne sauraient justifier la désinvolture, l'insolence ou l'humiliation. Le mariage ne devrait pas transformer deux familles en territoires ennemis. Il devrait, autant que possible, élargir la capacité de chacun à faire place à l'autre.

La *Guemara*, dans le traité *Sota* (49b), décrit les bouleversements des relations humaines à l'approche de la période précédant la délivrance messianique.

Elle annonce : "בְּעֶקְבוֹת מְשִׁיחָא הִצְפָּא יִסְגָּא"

« À l'approche du *Machia'h*, l'insolence se multipliera. »

Puis elle décrit un monde où les rapports entre générations se renversent :

"נַעֲרִים פָּנֵי זָקֵנִים יִלְבְּשִׁנוּ, זָקֵנִים יַעֲמִדוּ מִפְּנֵי קְטָנִים"

« Les jeunes feront pâlir les anciens de honte, et les anciens se lèveront devant les plus jeunes. »

Elle poursuit :

"בן מנבל אב, בת קמה באמה, כלל בַחמתה, איבי איש  
אנשי ביתו"

« Le fils méprisera son père, la fille se dressera contre sa mère, la belle-fille contre sa belle-mère, et les ennemis d'un homme seront les gens de sa propre maison. »

Il est difficile de lire ces mots sans être saisi.

La *Guemara* ne décrit pas simplement une jeunesse qui conteste les habitudes de ses parents. Elle évoque une désorganisation plus profonde : une société dans laquelle les liens de transmission perdent leur autorité morale, où l'insolence devient ordinaire et où les relations les plus proches deviennent le théâtre d'affrontements.

Le drame n'est pas que les enfants pensent autrement que leurs parents. Cette différence est naturelle et même nécessaire à la progression du monde. Le drame commence lorsque le désaccord devient mépris. Lorsque la liberté de choisir se transforme en permission d'humilier. Lorsque ceux qui devraient pouvoir trouver dans leur famille un lieu de respect deviennent ceux devant lesquels ils doivent trembler.

La *Guemara* nous oblige à regarder en face ce qui se joue parfois dans une relation que notre société a pris l'habitude de tourner en dérision.

La belle-mère est devenue un personnage commode de plaisanterie. Mais derrière cette caricature se tiennent des femmes réelles, des mères qui ont élevé leurs enfants, qui ont souvent tout donné pour eux, et qui découvrent parfois qu'elles doivent désormais demander presque la permission d'occuper une place dans leur vie.

Le même constat peut concerner les beaux-pères et les gendres. Rien ne justifie qu'une génération entière soit traitée comme un obstacle à contourner.

### Quand la contestation devient destruction

Cette tension entre les générations ne se joue pas seulement dans les familles. Elle traverse aussi la société. Les mobilisations lycéennes qui secouent actuellement la France en offrent une illustration particulièrement troublante.

Des jeunes expriment leur inquiétude devant la dégradation des conditions d'enseignement, le

manque de moyens et l'incertitude de leur avenir. Ces préoccupations méritent d'être entendues. Mais certaines mobilisations ont aussi dégénéré en affrontements, en incendies et en dégradations.

Il se produit alors un glissement inquiétant : le désir de transformer le monde peut se laisser entraîner dans la destruction de ce même monde.

La contestation est légitime lorsqu'elle cherche à corriger une injustice. Mais elle perd son sens lorsque la violence devient une fin en soi, lorsque l'on détruit ce que l'on prétend vouloir améliorer, lorsque la colère finit par remplacer toute réflexion sur ce qui devra être construit ensuite.

L'histoire de *Noa'h* éclaire ce paradoxe.

Le monde d'avant peut être imparfait. Il peut même avoir profondément échoué. La nouvelle génération peut avoir raison de vouloir autre chose. Mais que restera-t-il de cette volonté de progrès si elle n'a appris qu'à renverser et non à construire ?

Il ne suffit pas de savoir ce que l'on refuse. Encore faut-il savoir ce que l'on veut faire naître.

**Détruire n'est pas nécessairement avancer. Et contester une génération ne dispense pas de reconnaître ce qu'elle nous a transmis.**

L'audace de la jeunesse est indispensable au renouvellement du monde. Encore faut-il qu'elle trouve une direction, qu'elle devienne une puissance de construction plutôt qu'une énergie consumée dans le refus.

*Chem* et *Yafet* nous donnent précisément cette leçon : ils appartiennent à l'avenir, mais ne font pas de l'humiliation de leur père la condition de leur liberté.

Une histoire illustre ce conflit entre les générations.

On raconte qu'un vieux juif religieux voyageait en avion avec son fils. Tout au long du trajet, celui-ci se montra d'une attention extraordinaire. Il l'aidait à se lever, à se déplacer, à s'installer confortablement, s'assurant qu'il ne manque de rien. Un passager, frappé par cette sollicitude, lui demanda comment il était possible de manifester un tel respect à son père. Lui-même, expliquait-il, recevait à peine des nouvelles de ses enfants.

Le fils lui aurait répondu que tout dépend de la manière dont on regarde l'histoire de l'humanité.

Si l'on considère que l'homme vient d'une progression continue depuis des formes de vie

primitives, alors la génération nouvelle apparaît spontanément comme plus évoluée que celle qui la précède. Mais si l'on considère que l'humanité descend d'Adam Harichon, la perspective s'inverse : plus on remonte les générations, plus on se rapproche de l'homme premier.

Cette histoire n'a pas vocation à trancher une question scientifique. Elle éclaire deux regards possibles sur la transmission. Le progrès nous apprend à regarder vers l'avant. La tradition nous rappelle que tout ce qui vient avant nous n'est pas nécessairement inférieur.

Nos enfants savent des choses que nous ignorons. Nous savons des choses qu'ils n'ont pas encore apprises. La génération suivante possède l'audace du commencement. La précédente porte l'épaisseur de l'expérience.

Toute l'histoire du peuple juif est traversée par cette tension : demeurer fidèle à l'héritage reçu au Sinaï tout en assumant sa responsabilité dans un monde qui change.

Comment conserver sans se figer ? Comment progresser sans se diluer ? C'est exactement la question de *Noa'h*.

### Deux mille ans d'exil : préserver la petite flamme

Après la destruction du *Beth Hamikdash* et le commencement du long exil, le peuple juif se trouve confronté à une question existentielle : comment préserver la *Torah* lorsque le peuple est dispersé aux quatre coins du monde ?

La mise par écrit de la *Torah* orale constitue l'une des grandes réponses de nos Sages.

La *Michna*, puis la *Guemara*, permettront de fixer et de transmettre un enseignement qui devait originellement se conserver oralement. *Rabbi Yehouda Hanassi* joue un rôle décisif dans cette entreprise de préservation.

Sans ce travail, comment garantir la continuité de la pratique juive au sein de communautés séparées par les distances, les langues et les cultures ?

La préservation est donc une nécessité. Au fil des siècles, les communautés ont développé les structures qui leur permettaient de conserver leur identité malgré les persécutions et l'exil. Mais avec l'émancipation des Juifs d'Europe, une nouvelle question apparaît.

Les portes des ghettos commencent à s'ouvrir. L'université, les professions, la vie politique et culturelle deviennent progressivement accessibles. Cette ouverture offre des possibilités inédites, mais elle expose aussi le judaïsme à une assimilation d'une ampleur nouvelle.

Le *Hatam Sofer* incarne l'une des grandes réponses religieuses à ce bouleversement. Face au risque de dissolution, il insiste sur la nécessité de défendre les frontières de la tradition.

La fermeture devient alors une stratégie de conservation.

À travers cette histoire se dessinent progressivement différentes formes du judaïsme orthodoxe moderne, dont certaines évolueront vers les structures communautaires aujourd'hui associées au monde *haredi*.

Puis survient la *Shoah*. Six millions de Juifs assassinés. Des communautés entières rayées de la carte. Le judaïsme d'Europe orientale presque anéanti dans ses lieux de vie, ses écoles, ses maisons d'étude, ses familles.

Pour les survivants, préserver la *Torah* devient plus qu'une mission religieuse : c'est une responsabilité envers un monde détruit.

Certains se vivent alors comme la dernière petite fiole d'huile demeurée pure au milieu des ruines.

Si cette fiole disparaît, qui préservera l'héritage ? On comprend mieux, dans ce contexte, la force du réflexe de fermeture. La peur de perdre ce qui reste n'a rien d'imaginaire. Elle est née d'une histoire réelle, tragique, et d'une volonté admirable de ne pas laisser s'éteindre la lumière.

Il faut reconnaître cette grandeur. Sans ceux qui ont obstinément conservé la *Torah* dans l'exil et après la catastrophe, une part essentielle de notre héritage aurait pu disparaître. Mais la question posée à *Noa'h* revient.

**Que devient une arche lorsque ceux qu'elle devait protéger ne savent plus en sortir ?**

### De la conscience d'exil à la conscience de guéoula

La naissance de l'État d'Israël ouvre une réalité profondément nouvelle.

Pour une partie du monde juif religieux, et notamment dans certains milieux *haredim*, cette nouveauté a suscité une difficulté majeure. Après deux mille ans d'exil, comment penser une

souveraineté juive moderne, fondée par des dirigeants majoritairement laïques, sans craindre pour la continuité de la *Torah* ?

Comment reconnaître dans ce monde nouveau une possibilité d'avenir sans abandonner les exigences qui avaient précisément permis de survivre au monde ancien ?

Les vêtements conservés depuis l'Europe orientale, la méfiance envers certaines technologies, le refus d'études générales dans certains établissements, l'établissement de frontières communautaires très strictes : ces pratiques peuvent être comprises, du moins en partie, dans cette histoire de préservation.

Elles témoignent de la crainte de voir se perdre une identité acquise au prix d'immenses sacrifices. Ils pensent vivre encore en exil. Mais il arrive un moment où la conscience de survie doit être interrogée.

L'exil avait produit une certaine manière d'habiter le monde : la méfiance envers l'extérieur, la peur du changement, l'attente du danger, le réflexe de préserver avant toute autre considération. Or vivre en Israël appelle aussi une autre conscience.

Nous ne sommes plus uniquement une communauté minoritaire cherchant à survivre derrière des murailles. Nous participons à la vie d'un peuple sur sa terre, avec les responsabilités collectives qu'une telle situation implique.

C'est pourquoi la question du service militaire dans le monde *haredi* ne saurait être réduite à un simple affrontement entre religieux et laïques.

Elle porte une interrogation beaucoup plus profonde : comment participer aux responsabilités communes tout en préservant pleinement une vie de *Torah* ?

La question est d'autant plus sensible que les familles religieuses connaissent elles-mêmes le prix de ces responsabilités. Lorsqu'on est mère d'un soldat religieux, lorsque l'on voit ses enfants porter concrètement le poids de la défense d'Israël, il est impossible de considérer cet enjeu comme extérieur à sa propre vie. Pourtant, il serait injuste de mépriser les craintes de ceux qui redoutent l'affaiblissement de leurs valeurs.

La préservation de l'étude de la *Torah* demeure fondamentale. Le peuple juif a besoin de ses maisons d'étude, de ses maîtres et de ceux qui consacrent leur vie au *limoud Torah*.

Mais il doit être possible de chercher des voies nouvelles sans considérer toute ouverture comme une trahison. Des initiatives visant à concilier exigences *halakhiques* et service militaire témoignent de cette recherche. Le véritable défi n'est pas de choisir entre la *Torah* et le monde. Il est de comprendre comment porter la *Torah* dans un monde dont les conditions ont changé.

Je suis issue moi-même du monde *haredi*. Je connais de l'intérieur sa grandeur, son exigence, mais aussi les difficultés que peuvent rencontrer ceux qui souhaitent emprunter un chemin différent. J'ai des amies très proches dont les fils grandissent dans ce milieu. Ils font partie de cette écrasante majorité d'étudiants pour lesquels l'étude à temps plein ne convient pas. Je vois leurs hésitations, leurs tensions, parfois leur malaise face à des questions qu'elles n'osent pas toujours formuler. Je mesure combien il peut être difficile de s'écarter des attentes d'une communauté lorsque l'on craint le jugement, le regard des autres, ou le sentiment de ne plus appartenir au groupe. En cherchant à comprendre les mouvements qui tentent aujourd'hui de concilier fidélité au monde *haredi* et participation plus large à la société israélienne, j'ai découvert l'engagement du Rav Yehoshua Pfeffer. Il est pleinement impliqué dans la création d'un nouveau parti orthodoxe.

Il avait prononcé un discours portant un titre qui résonnait étrangement avec tout ce travail sur *Noa'h* :

**צא מן התיבה - Tse min hateva.** « Sors de l'arche. » Ce rapprochement m'avait déjà profondément touchée. Je le cite : « *Il n'existe peut-être aucune formule ayant davantage façonné la conscience haredi que la demande de Rabban Yo'hanan ben Zakkaï : תן לי יבנה וחכמיה - Donne-moi Yavné et ses sages.* »

*Il est des moments où se tourner vers l'intérieur constitue le sommet de la sagesse. Lorsque le monde extérieur s'effondre, il faut sauver le Beit Midrach. Il faut préserver la flamme et construire Yavné. Mais le temps accomplit son œuvre. L'histoire accomplit son œuvre.*

*Aujourd'hui, nous ne vivons pas simplement dans l'État d'Israël. Nous devenons, de plus en plus, l'État d'Israël lui-même. Et l'on ne peut pas se retirer de soi-même. »*

Mais ce qui a suivi fut plus bouleversant encore. Ce nom m'était si familier ...je me souvenais si bien de cet unique cousin *ashkenaze*, Philippe Pfeffer. Je découvre que Philippe est aujourd'hui *Rav Yehoshoua*... Il est le petit-fils de Miriam, l'unique cousine de mon père, survivante de la *Shoah*. Mon père est né en 1939. Il fut un enfant caché pendant la guerre. Toute sa famille a disparu dans l'extermination.

Miriam avait survécu aux camps, où elle avait perdu les siens. Elle en était sortie à dix-huit ans, pesant à peine trente kilos.

Je l'ai si bien connue. Je garde le souvenir d'une femme extraordinaire, marquée par la destruction et pourtant tournée vers la vie, vers le soin, vers le mouvement. Elle avait trouvé dans la méthode Feldenkrais un chemin de reconstruction qu'elle avait ensuite contribué à transmettre. Elle représentait pour notre famille un lien vivant avec un monde presque entièrement englouti.

Et voilà que son petit-fils, issu du monde *haredi*, porte aujourd'hui une réflexion sur la nécessité d'ouvrir l'arche. Comment ne pas être bouleversée par cette rencontre entre les générations ?

La petite fille du monde détruit a survécu. Son petit-fils appartient à une génération qui doit maintenant réfléchir à la manière d'habiter le monde reconstruit. Il y a dans cette histoire quelque chose de profondément émouvant. Comme si, d'une génération à l'autre, une même question changeait de forme.

Hier : comment survivre ?

Aujourd'hui : comment vivre pleinement, sans perdre ce qui nous a permis de survivre ?

C'est toute la tension entre la mémoire et l'avenir.

### Transmettre sans enfermer

Je suis profondément attachée à la transmission.

Comme toute mère soucieuse de l'avenir spirituel de ses enfants, je voudrais que la *Torah* continue à habiter leurs vies, que les valeurs reçues ne soient pas abandonnées, que chaque génération puisse porter plus loin ce qu'elle a reçu.

Les ruptures de transmission sont parfois terriblement douloureuses. Je connais ces appels de parents désespérés, ces mères qui ne comprennent plus les choix de leurs enfants, qui voient s'éloigner des valeurs pour lesquelles elles ont tant donné. Cette souffrance est réelle. Et c'est précisément ce qui rend si difficile la question de

l'ouverture de l'arche. Il ne s'agit pas de sacrifier la transmission au nom du progrès, mais de trouver comment maintenir vivante une fidélité qui ne soit pas condamnée à l'immobilité.

*Chem* et *Yafet* nous montrent une direction. Ils appartiennent au monde qui vient, mais ils ne font pas de l'humiliation de leur père la condition de leur liberté. Ils reconnaissent sa dignité sans être condamnés à partager son immobilité.

**Une génération n'a pas besoin de détruire celle qui l'a précédée pour avoir le droit d'exister.**

Lorsque *Noa'h* quitte l'arche, *Hachem* lui adresse une bénédiction qui est aussi un appel :

"פְּרוּ וּרְבוּ וּמְלֵאוּ אֶת הָאָרֶץ"

« Croissez, multipliez-vous et remplissez la terre. »  
(Béréchit 9,1)

Tout est contenu dans ces mots. Le monde d'avant a disparu. Le projet originel semble avoir échoué. L'humanité porte les traces d'une catastrophe sans précédent.

Mais *Hachem* ne demande pas à *Noa'h* de reconstruire une arche plus grande. Il ne lui demande pas de conserver indéfiniment la dernière parcelle du monde ancien. Il lui demande d'avancer.

**פרו ורבו - Prou ourvou** : remettez la vie en mouvement. Il y aura d'autres projets, d'autres tentatives, d'autres erreurs peut-être. Il faudra recommencer malgré ce qui a été détruit.

*Noa'h* aurait voulu retrouver l'innocence du *Gan Eden*. Il cherche refuge dans sa tente, dans le vin, dans cette nudité qui évoque un monde où l'homme n'avait pas encore honte de lui-même.

Mais le projet divin n'est plus là. Le passé ne peut pas être restauré à l'identique. C'est l'avenir qui nous attend. Et ce sont précisément les fils, la génération suivante, qui se présentent pour couvrir leur père. Ils marchent à reculons, comme pour rejoindre un instant le monde où il demeure prisonnier. Mais leur mouvement n'a pas pour vocation de s'arrêter là.

Ils portent un vêtement, non pour enfermer leur père davantage, mais pour lui rendre la dignité nécessaire à la reprise de la vie. Il faut savoir conserver ce qui mérite de l'être : une identité, des valeurs, une mémoire, un héritage, un monde intérieur façonné par la *Torah*. Mais il faut aussi reconnaître le moment où la fidélité ne consiste plus à fermer les portes, mais à les ouvrir.

Une arche n'est pas une demeure éternelle. Elle est un lieu de passage, destiné à préserver la vie jusqu'au moment où cette vie pourra de nouveau se déployer.

L'histoire de *Noa'h* est traversée par une tension qui ne nous quittera jamais complètement.

Il existe en nous une force qui veut préserver. Elle s'attache à ce que nous connaissons, à ce qui nous a construits, à ce qui nous rassure. Elle redoute de perdre les valeurs, les liens et les certitudes qui ont donné un sens à notre histoire.

Et il existe une autre force, tournée vers l'avenir. Elle nous pousse à recommencer, à grandir, à explorer un monde nouveau, à accepter que la vie ne puisse demeurer immobile. Aucune de ces forces ne peut être simplement supprimée.

Sans la première, nous risquons de perdre notre identité. Sans la seconde, nous risquons de transformer notre identité en prison.

*Noa'h* nous enseigne que la préservation est parfois indispensable, mais qu'elle ne peut devenir une fin en soi. Ses fils nous enseignent qu'on ne construit pas l'avenir en humiliant ceux qui appartiennent au passé. Et *Hachem* nous rappelle que, même après la plus grande des catastrophes, le projet de la vie demeure devant nous. Cela vaut pour une famille comme pour un peuple.

**Nos enfants doivent pouvoir avancer sans mépriser leurs parents. Nos gendres et nos belles-filles doivent pouvoir construire leur foyer sans retirer leur dignité à ceux qui leur ont transmis la vie.**

Cela vaut aussi pour le peuple juif, qui porte une histoire incomparable de fidélité, de souffrance et de survie, mais qui doit désormais apprendre à habiter pleinement la réalité nouvelle de son existence sur sa terre. Sortir de l'arche n'est pas renier l'arche. C'est reconnaître qu'elle a accompli sa mission. C'est lui rendre hommage en permettant à la vie qu'elle a sauvée de poursuivre son chemin. ***Noa'h* nous apprend qu'il existe un temps pour sauver le monde d'avant - et un temps où Dieu nous demande d'avoir le courage de ne plus y retourner.**

C'est peut-être ainsi que commence une conscience de *Guéoula* : lorsque nous cessons de regarder toute ouverture comme une menace et

que nous acceptons de porter ensemble les responsabilités de l'avenir. Non plus seulement survivre au monde.

Mais y vivre, y transmettre, y construire, et y faire grandir la *Torah*. **Chabbat Chalom !**

### *Mariacha Dror*

Si vous souhaitez dédicacer le prochain feuillet de la paracha, il vous suffit de scanner le QR code et de vous inscrire.

SCANNEZ MOI !



Pour la protection de tous nos soldats sur tous les fronts, et pour la *Ahdout* du Am Israel.

*Pour la refoua chelema de:*

- Gabriel ben Solika

*Pour l'élévation de l'âme de:*

- Eliahou Elhanan Itshak ben Hay Yossef Yoël
- Félix Acher ben Rahel
- Yaacov Meir ben Rahel